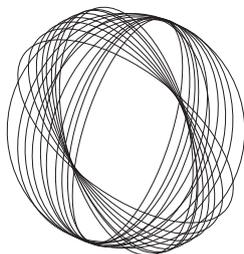


DU MONDE ENTIER

GABRIELA ADAMEȘTEANU

FONTAINE DE TREVI

ROMAN
TRADUIT DU ROUMAIN
PAR NICOLAS CAVAILLÈS



nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

UNE MATINÉE PERDUE
VIENNE LE JOUR
SITUATION PROVISOIRE

Aux Éditions Non lieu

GARE DE L'EST
LES ANNÉES ROMANTIQUES

Du monde entier

GABRIELA ADAMEȘTEANU

FONTAINE
DE TREVI

roman

*Traduit du roumain
par Nicolas Cavaillès*

nrf

GALLIMARD

Pour l'écriture de ce livre, l'autrice a bénéficié d'une résidence à la Maison des écritures de Neuvy-le-Roi, soutenue par Ciclic – l'agence régionale du Centre pour le livre, l'image et la culture numérique, établissement de coopération culturelle créé par la Région et l'État, la Drac Centre, le conseil départemental d'Indre-et-Loire, la Communauté de communes de Racan et la ville de Neuvy-le-Roi.

Titre original :

FONTANA DI TREVI

© Gabriela Adameşteanu, 2018.

© Éditions Gallimard, 2022, pour la traduction française.

*À Radu, avec qui j'ai souvent discuté
durant l'écriture de ce livre*

Je le regardais vivre : mon opinion sur lui se modifiait sans cesse, ce qui n'arrive guère que pour les êtres qui nous touchent de près ; nous nous contentons de juger les autres plus en gros, et une fois pour toutes.

MARGUERITE YOURCENAR,
Mémoires d'Hadrien

ALLÉE TEILOR

Chapitre un

Petru Arcan

J'ai tendu la main droite vers la table de nuit, pour arrêter le réveil avant que Petru ne marmonne son mécontentement à travers l'oreiller qu'il se cale sur la tête, nuit après nuit. Lui qui entend toujours plus mal, quel bruit pourrait encore le déranger, qui plus est à Neuvy, où règne un silence que je n'avais jamais imaginé avant d'arriver ici ? Mais je ne lui dis rien, il a pris cette habitude depuis les internats par lesquels il est passé, encore petit, qui puaien les habits minables et les corps trop rarement lavés, et en cette seconde vie qui est la nôtre, je m'efforce de ne pas ignorer que dans cet homme tellement bourru, un enfant se cache qui n'a pas eu d'enfance.

Ma main tâtonne dans le vide, pas de réveil, pas de table de nuit, et au lieu de Petru et de son corps alourdi par le sommeil et par l'âge, *mince**¹ !, je heurte un mur. Le parfum étranger de la pièce ravive ma mémoire : je

1. Les mots ou expressions en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

suis à Bucarest, chez mes amis Sultana et Aurelian Morar, dans leur appartement de l'allée Teilor. Hier soir, quand j'ai parlé à Petru, il avait déjà pris ses comprimés, je l'entendais bâiller, ici il est une heure de plus, mais quelle heure exactement ? Je n'ai aucun repère pour savoir. On entend le clapotis dense de la pluie contre la fenêtre, la lumière grise de l'aurore traverse les rideaux lilas et mauve – les couleurs préférées de Claudia, dont j'emprunte la chambre.

Claudia est la fille unique des Morar. Chaque fois que je prépare un voyage en Roumanie, pour l'héritage de mes oncles, et que je dois réserver mon billet sur Internet, je demande d'abord à Sultana si la chambre de sa fille est libre.

« Évidemment qu'elle est libre, quelle question ! »

J'ai toujours l'impression qu'elle force sa voix pour paraître naturelle. Depuis combien d'années Claudia n'est-elle plus passée chez elle ? Sept ? Plus encore ?

*

Les yeux collés par le sommeil, je devine quelque chose qui bouge dans le miroir en cristal de Murano, au cadre noir incrusté de nacre. Peut-être est-ce Claudia, son visage de renarde aux traits coupants, son corps décharné d'adolescente anorexique, la Claudia d'avant son glorieux enchaînement de bourses d'études. Ou bien mon propre visage de cire et ses cernes violacés, que je n'ai pas reconnu quand les Morar m'ont ramenée ici, de l'hôpital, dans leur Trabant, il y a trente ans de cela. À

chaque cahot, je serrais les dents pour ne laisser échapper aucun gémissement, mais le plus dur a été de monter l'escalier, l'ascenseur étant une fois de plus hors service – pour économiser le courant. Je me suis traînée, accrochée à la rampe, tandis qu'ils me poussaient dans le dos, jusqu'à ce que je me retrouve devant leur miroir vénitien, à l'époque exposé dans le hall.

Sultana, qui voit tout, n'a pas compris, cette fois-là, mais Aurelian, qui a toujours la tête dans les nuages, a deviné, lui, pourquoi je restais clouée sur place.

« Allez, Lety, tu seras la première surprise quand tu verras à quelle vitesse tu vas reprendre des forces », m'a-t-il dit en me tapant sur l'épaule.

Et, en effet, ce miroir, qui a résisté à tous les déménagements des Morar, depuis la villa de la rue Șerban-Vodă jusqu'à l'allée Teilor, ce miroir seul contient encore mon regard horrifié de ce jour-là.

Trois décennies ont passé depuis que j'ai émigré, mais on me dit souvent que les années ne se voient pas, chez moi. J'ai l'aura de celle qui vient du *dehors*, un autre *look*, comme dirait Daniel, le neveu des Morar, mon « professeur » d'anglo-roumain. Mes mèches dorées et mes crèmes *anti-aging* rafraîchissent mon teint, mes écharpes bleu et vert renforcent la couleur de mes yeux, le collagène préserve le tonus de ma peau, et les hormones synthétiques, l'humidité de mon vagin. Dans la clinique où je travaille, j'ai résolu le problème de mon cou, de sa peau flasque. Mes valises sont pleines de vêtements et de chaussures de marque, achetés le premier jour des soldes. Je me maquille peu, je préfère aussi les bijoux discrets. Moi

qui ne peux me passer de mes injections périodiques d'acide hyaluronique et de botox, je ne ressemble pas à mes collègues ; c'est que j'ai assez d'argent et de volonté pour prendre soin de moi. J'ai éliminé le beurre et le sucre, je ne fume plus, je nage, je joue au tennis, et quand je n'ai pas une heure de fitness, de yoga, de pilates ou de qi gong prévue, j'essaie de convaincre mon Petru dépressif de sortir marcher avec moi. Je suis ce que je mange, je suis celle dont j'ai l'air – une gagnante. Chaque jour, comme un mantra, je me répète que je suis devenue une autre, que je ne suis plus celle qui dansait nue avec son collègue Sorin Olaru dans le studio de son ami Florinel.

Je soulève ma tête de plomb de l'oreiller, des flèches aiguës pénètrent dans ma nuque, dans mes tempes. Je me rappelle les couloirs sombres de l'Édifice à travers lesquels je marchais à tâtons, à la recherche de Sorin. Mon obsession de l'époque : me rapprocher de lui, comme par hasard, comme il me l'avait appris, pour me communiquer le lieu de notre rendez-vous. La peur d'être vus par quelqu'un en train d'échanger des petits papiers cachés dans des livres, les jambes molles, les pulsations assourdissantes de mon sang, dans mes tempes. Encore ce même rêve, comme chaque fois que je reviens ici. Un disque toujours plus détérioré, qui annonce une migraine.

Je dois me rendormir, pour ne pas perdre le regard assuré que j'ai acquis *de l'autre côté*. Ma confiance en moi se fonde sur l'idée, suggérée par ma psychologue, Aurélie, que je suis devenue une autre, que je ne suis plus celle qui retrouvait Sorin en cachette. Mais les nuits d'insomnie m'achèvent, et aujourd'hui je dois

avoir l'esprit clair pour comprendre pourquoi Junior a renoncé à Macovei, notre ancien avocat, et pourquoi il m'en refourgue un nouveau.

Junior, c'est le surnom que Petru a donné à mon beau-frère, Caius Jr. Branea, pour ne plus le confondre avec son oncle Caius Branea, celui du « bel héritage », selon l'appréciation de Macovei.

*

Je suis allongée sur le dos, les yeux fermés, les mains retournées vers le plafond, et je décontracte chacun de mes muscles, en essayant de visualiser un arbre nouveau au feuillage vert et frais dans le ciel bleu. Mais je reste dans le couloir verdâtre de l'Édifice et je vois Sorin, en pleine lumière. Ses mouvements lents, sa peau fripée, ses taches de vieillesse sur les pommettes et sur son front dégarni. Il a soixante ans, peut-être plus, mais il n'a pas perdu sa tendresse, c'est mon Sorin, dans son ombre haute je me sens à nouveau comme lorsque nous dansions dans le studio de son ami Florinel : fragile, protégée par son grand corps. Et je suis détendue, pour mieux convaincre mes proches que j'ai oublié le passé. Détendue : voilà comment je me porte, comment je parle, comment je ris. Mais comme il se sent mal, celui qui doit constamment mentir. Se mentir à soi-même ?

Non ! J'ai oublié le passé, puisque j'ai même promis d'aller à la fête de Dorina, il y aura du saucisson, du boudin, de la viande grillée, de la charcuterie, des saucisses fraîches, des bouteilles de tzuica, des bonbonnes de vin

non greffé. Tout ça apporté par ses parents, des débrouillards, de leur campagne. L'éternelle fête entre collègues, chacun connaît la faiblesse secrète de l'autre et, comme toujours, on met en pièces les absents. Sorin écoute en souriant, jusqu'au moment où il décide de montrer son fair-play :

« Allez, ce n'est pas beau ce que vous faites ! Arrêtez les ragots ! »

La fête ne m'intéresse pas, je veux seulement le revoir, comme autrefois. Nous nous sommes éloignés des autres, nous chuchotons, et si nous discutons un peu, après tout ce temps ? C'est lui qui a lancé l'invitation, comme s'il avait lu dans mes pensées. Il sort son carnet de cette époque-là et note avec soin *77, allée Teilor, immeuble 1, escalier A, apt. 22*. Preuve que, même endormie, je connais l'adresse de la famille Morar.

Endormie, ou bien réveillée ? Et puis, était-ce un signe de faiblesse de ma part, d'avoir accepté de le revoir, comme autrefois ? Mais non, c'est l'inverse : si j'ai pu faire ça, c'est que je suis libérée du passé. Ou bien que je n'en serai jamais libérée.

Vêtue d'une vilaine robe, les cheveux coupés court et plaqués sur le crâne, Dorina nous suit des yeux, mais elle rit et joue son rôle avec succès : une bouffonne. Le bouffon du théâtre élisabéthain, celui qui dit les vérités qui dérangent. Les blagues dures que fait Dorina à son propre sujet – qu'elle est laide, qu'elle ne plaît pas aux hommes, qu'elle souffre de sa solitude et qu'elle veut se marier – me serrent le cœur de pitié.

*

Dans mon rêve aussi, je sais qu'elle a réussi à me prendre Sorin. Il m'appelle du bureau, beaucoup de pain sur la planche, en plus c'est l'anniversaire de Dorina, « mais je passerai d'abord te voir, comme je te l'ai promis, Lety ! ». Et il est vraiment venu, le voici ! Nous nous déshabillons et nous glissons rapidement dans le lit, je vois tout du dessus, comme si j'étais une caméra suspendue au plafond. La couette laisse remonter nos deux jeunes têtes, sauf que nous sommes trois ! À côté de Sorin scintillent les dents carnivores de Dorina.

« Je t'ai dit que je te ferais un cadeau ! Et j'ai tenu parole, regarde ! » rit-il.

Je bondis hors du lit et enfile nerveusement mes habits, en criant :

« Comment as-tu pu me faire ça ? »

— Pas moyen de m'en sortir autrement, je t'avais bien dit que c'était son anniversaire ! »

Son rire est crispé, voilà Sorin comme je l'ai toujours connu.

« Je vais sortir de cette chambre ! Je vais sortir de ta vie ! de ce rêve stupide ! Et cette fois, pour toujours ! » crié-je encore.

« Mais toi, je n'ai rien contre toi, sache-le », dis-je à Dorina, qui me sourit, amicalement, tout contre Sorin.

Pourquoi en suis-je venue à lui dire ça ? Comment savoir qui est Dorina, dans le fond ? Quand elle est arrivée, membre du parti étudiant, on voyait déjà son expérience d'organisatrice ; elle est vite montée au sein de la

chapelle. Elle s'agitait dans tous les sens, c'était aussi grâce à elle que nous savions ce qui se passait *de l'autre côté des portes fermées*. Elle écrivait les télégrammes destinés à Ceaușescu et colportait les blagues politiques de bureau en bureau. Elle racontait avec compassion comment chacun des exclus avait reçu son enveloppe, lors de la *restructuration* de l'institution, mais elle avait aussi fait partie de l'équipe qui avait décidé qui partait, qui restait. Dorina Gabor est une fille géniale, grâce à elle nous avons aussi quelqu'un là-bas, parmi nos méchants dirigeants – ils répétaient tous ça. Dorina, mon amie dévouée. L'amie dévouée de Sorin.

« Moi je suis opportuniste », a-t-elle fait en riant, provocatrice, et, comme d'habitude, j'ignorais si elle plaisantait ou si elle parlait sérieusement.

*

Je sursaute quand la sonnerie déchire à nouveau la toile fine du sommeil. L'ouïe en déroute, contrainte d'identifier les bruits d'un endroit étranger. Je me tortille de mécontentement mais je ne tends pas la main pour arrêter le réveil, je me suis rappelé où j'étais. La lumière couleur de cendres et de sang m'encourage à traîner au lit, quelle course m'attend aujourd'hui ! Aller constater l'état de délabrement de la villa de la rue Domnița-Ralu, où mon oncle Caius Branea a habité dans les années 1940, puis passer voir mon frère et notre nouvel avocat à la Brasserie, dans le parc de Herăstrău, enfin accompagner Daniel chez un éditeur, quel qu'il soit.

Mais quelle heure peut-il être ? Je ne distingue nulle part les aiguilles phosphorescentes, je n'entends aucun tic-tac. Avec ses murs couverts de photos encadrées, la chambre de Claudia est un énorme herbier de son enfance, laquelle ne reprend vie que dans ses propres rêves, dans ses nuits italo-américaines.

D'ailleurs, qu'est-ce qui a sonné, ce réveil invisible ou bien le téléphone ?

J'écoute au loin le vrombissement de la rue et les gouttes de pluie rondes qui frappent à la fenêtre, en essayant de calmer ma frustration : si ce fichu réveil n'avait pas sonné, j'aurais continué de discuter avec Sorin – en rêve, certes, mais c'est mieux que rien.

Mais à quoi bon discuter encore avec cet étranger ? Je ne l'ai jamais connu, pas même dans notre jeunesse, quand nous nous sommes aimés, en cachette, pendant des années. J'ai ensuite changé d'amants, de boulots, de pays, tant de temps a passé où je n'ai plus pensé à lui !

Je m'étire, je bâille, mon mal de tête a disparu. Mais, bizarrement, dans un fichier de mon cerveau, intact, survit cet être irréflecti que j'ai été jadis et qui désire encore se glisser fébrilement dans le lit de Sorin. Un insecte d'une espèce disparue mais dont le cœur bat encore, qui vit dans une goutte transparente d'ambre alors que dans un autre fichier de ma tête se trouve une créature sage, laquelle semble bien aussi être moi. C'est elle qui a composé le récit de ce rêve, pour m'avertir que Sorin n'est plus que la coquille vide du jeune homme que j'ai aimé autrefois. Même si les blessures laissées par la trahison reviennent, comme les rhumatismes douloureux

quand le temps change, tout s'est pétrifié durant la nuit de notre séparation, et les questions qui n'ont pas été posées à temps ne recevront jamais de réponse.

Le désir embarrassant de revoir Sorin s'évanouit, mais le passé me ronge encore : quand je reviens ici, je suis saisie par *la mémoire de la terre* – l'expression préférée de Petru.

*

En Roumanie, je ne l'ai pas trop entendue dans sa bouche, il se contentait de pester et de fulminer parce que j'aurais bloqué sa carrière à cause de mon *dossier de famille*.

Aussitôt après le départ à la retraite du professeur Stan, un des grands noms de l'université jouissant de nombreux soutiens, Petru s'était vu retirer le cours de poésie littéraire structuraliste qu'il avait mis sur pied, inspiré par Roman Jakobson, qu'il avait d'ailleurs rencontré à un colloque de son institut autour des langues romanes. Il n'avait pu garder que les séminaires d'analyse de texte, que d'autres tenaient aussi. Le nouveau directeur de leur revue de recherche ne voulait plus entendre parler de Hjelmslev, de Greimas, de Todorov, de Kristeva, de « toute cette bande de fugitifs » ; dès qu'une occasion festive se présentait, il remplissait la revue d'hommages à Ceaușescu.

Le professeur Stan avait signé, lui aussi, toute sa vie durant, certaines *langues* obligatoires – ainsi appelait-il les articles consacrés à Staline, au Parti puis à Ceaușescu

– mais seulement dans *Scânteia*, l’organe de presse du Parti ; sa propre revue, il ne l’avait pas *salie*.

En tant que secrétaire de rédaction, Petru a essayé, après son départ, de poursuivre de la même manière. Ses éditoriaux anonymes abordaient un thème politique quelconque, avec une citation de Ceaușescu au début et une autre à la fin. Au bout d’un mois, le nouveau directeur lui a annoncé sèchement qu’il renouvelait l’équipe, et son nom a disparu de la revue. À peu près à la même période, il a perdu son émission de radio, autre preuve de disgrâce dont il s’est plaint à moi. Mais Sorin m’a dit que toutes les émissions culturelles avaient été arrêtées, comme le programme télévisé, réduit à trois heures par jour – le *Téléjournal* dédié au couple présidentiel. Moi qui étais obsédée par Sorin, je n’ai pas remarqué que Petru était devenu un pauvre lecteur universitaire, qui pourrait être éjecté de la chaire à la première *restructuration*. On ne reconnaissait même plus son doctorat : lui qui s’était pavané après les éloges reçus lors de sa soutenance de thèse, il a été pris d’une véritable rage en voyant que la validation ne venait pas, faute d’avoir reçu l’avis du secteur du Parti. Toujours plus renfrogné, il attendait une réponse aux mémoires réalisés avec d’autres doctorants, pas plus validés que lui. Et le soir il tripotait comme un fou les boutons de la radio pour trouver Free Europe.

« Ça vous plaît bien de faire les héros, payés et protégés par les Américains ! » marmonnait-il quand il réussissait à tomber sur la bonne fréquence, à peine audible.

Il renonçait rapidement et plus énervé encore attrapait la bouteille de vin albanais et partait dans la chambre.

« Tu ne viens pas, toi ? » me lançait-il par-dessus l'épaule. « J'arrive, j'arrive », promettais-je, mais je continuais à vaquer dans l'appartement pour pouvoir me coucher seule, plus tard, sur le canapé de l'entrée.

*

Finalement, Petru a réussi, lui seul sait comment, à recevoir un passeport pour aller donner une conférence à Genève, et il n'est plus revenu. Travailler pour Free Europe, c'était vraiment le dernier boulot dont il aurait rêvé, mais quand ça lui est tombé dessus, il a eu l'impression d'un véritable coup de chance. Il ne pouvait pas arguer de son doctorat, il n'avait aucune publication dans des revues internationales, il ne connaissait personne dans les universités de l'Ouest. Il avait fini gardien dans un garage à Munich, où il lavait aussi les voitures.

Le salut est venu d'un ancien étudiant croisé par hasard, qui, avant d'être hospitalisé pour des examens médicaux, lui a proposé de le remplacer auprès de la radio américaine. À l'idée de faire l'objet d'une enquête du FBI simplement pour un boulot provisoire, Petru a hésité.

« C'est un autre métier, ça ne me ressemble pas, a-t-il bougonné.

— Allons, monsieur le professeur, je vous fournis une émission toute prête ! C'était bien vous que j'écoutais sur Radio Roumanie, *L'Histoire des mots* ! Avec le concerto pour piano de Tchaïkovski au début, n'est-ce pas ? »

Cet homme-là était optimiste, mais les examens ont

révélé un cancer du poumon. Il a été opéré, et Petru a continué de le remplacer. Le malheur de l'un peut faire le salut d'un autre, serait-on tenté de dire, quand on ne connaît pas la suite de l'histoire.

Quand nous nous sommes retrouvés, à plus de cinquante ans, Petru n'espérait plus intégrer une université. En Allemagne, il s'était rendu compte que le structuralisme était démodé et que ses propres connaissances étaient lacunaires. Il s'était résigné au statut de pigiste, il réalisait des émissions bouche-trou, il n'avait que des contrats à durée déterminée et une assurance santé modeste. Mais il était apprécié, et son heure viendrait quand l'avis d'emploi définitif arriverait des *Human Resources!* m'a-t-il certifié. J'ai distingué dans sa voix un vieux reste de ses airs fanfarons.

Il a continué de convoiter le monde universitaire, aujourd'hui encore il enrage et tonne contre ceux qui n'ont pas répondu à ses appels désespérés quand il était en camp de réfugiés – à Latina, à Zirndorf.

« Que voulais-tu que je fasse, Letitia, si mes lettres de motivation et mes CV détaillés, que j'ai envoyés à près de quatre cents facultés, ont fini dans leur corbeille à papier ? Moi qui ai renoncé à manger pour payer les frais d'envoi ! Des anciens trotskistes, des anciens maoïstes, incapables de comprendre pourquoi un doctorat obtenu *summa cum laude* n'a pas été validé, parce que Ceaușescu a changé la loi du jour au lendemain ! Aujourd'hui encore, après la chute du Mur, ils vont te dire que ce n'était pas le communisme auquel ils avaient cru, auquel certains

d'entre eux veulent encore croire ! Voilà comment ils ont jeté mes années roumaines à la poubelle ! »

Pour ces années-là, il touche une retraite de deux cent soixante-cinq euros, mais il a fallu que ce soit moi qui aille remplir les papiers ; lui a refusé de remettre les pieds en Roumanie.

*

Après tout ce qu'il a vécu depuis son départ, il en veut au monde entier : surtout aux « sécuristes¹ capitalistes, avec leurs enquêtes, qu'ils appellent des interviews ». Il avait voulu se suicider, dans le camp de Latina, il ne pouvait plus avaler que du lait, il avait perdu dix kilos, il était insomniaque, la nuit il errait dans la cour, le matin il se traînait jusqu'au portail et il restait là, aux côtés des aventuriers de l'Est, à attendre d'être employé par des gens de là-bas et de gagner un peu de sous.

« Ils te jaugeaient du regard, Letitia ! Les mains, le dos, es-tu capable de porter des meubles ? de soulever des choses lourdes ? Toi aussi tu as eu la vie dure, mais cette saleté-là, tu ne l'as pas vécue ! »

C'était là-bas qu'il avait découvert qu'il était plus lié à moi qu'il ne l'avait cru. Il se rappelait nos bons moments, rongé par le remords de ne rien m'avoir dit quand il avait obtenu son passeport. Il n'a appris mon séjour à l'hôpital qu'après être passé dans le camp de Zirndorf, où Frau Poldi lui a rendu visite. Aujourd'hui encore, il

1. Membres de la Securitate, milice politique secrète, sous Ceaușescu.

est convaincu que je suis tombée enceinte pendant sa dernière nuit à Bucarest, où il m'a forcée à coucher avec lui. J'ai eu pitié de sa naïveté, et je lui ai pardonné son ancienne goujaterie. À Neuvy, il a repris de la voix, et au terme de toute une vie vécue à deux j'entrevois sa vulnérabilité, sous la rudesse. Quand je l'entends répéter que *les gens sont irrationnels*, je me demande s'il n'essaie pas, d'une certaine manière, de faire oublier son comportement d'autrefois envers moi. Si intelligent, si travailleur soit-il, Petru a de gros défauts, mais quand je suis loin de lui, comme aujourd'hui, et quand il n'est pas là pour m'énerver, mon cœur se serre. Je ne sais pas comment il se raconte sa propre histoire, mais de mon point de vue, ce qui me saute aux yeux, c'est que Petru est l'homme le plus malchanceux que j'aie jamais connu. Mais je ne le lui dis pas : je n'ai pas l'habitude de lui dire ce que je pense, il en a toujours été ainsi dans notre relation et c'est encore le cas.

D'autant plus qu'il est possible que je me trompe : l'esprit de l'autre reste impénétrable. On peut le voir et discuter avec lui par-delà des centaines de milliers de kilomètres de distance, sur Skype, sur WhatsApp mais, si proche soit-il, impossible d'atteindre ses pensées, ses émotions.

Peut-être l'administration américaine avait-elle eu d'autres raisons d'être réticente. Et je ne suis pas sûre qu'il aurait su tenir un poste de commentateur sur Free Europe, si on lui en avait proposé un. En Roumanie, certes, il avait eu de l'audience avec *L'Histoire des mots*. Ses explications étaient attrayantes, sa voix agréable, mais le

rôle de journaliste militant en pleine guerre froide, c'était autre chose.

Il est parfois franchement cynique, mais je me demande ce qui me serait arrivé, à moi, si ma mère n'avait pas été là, elle qui, le jour de la perquisition, m'a prise dans ses bras et m'a dit :

« Ne t'inquiète pas, Letitia, on va chez l'oncle Ion, il s'occupera de nous ! »

Que serais-je devenue si mon père avait été pendant dix ans prisonnier en Union soviétique et si ma mère m'avait envoyée n'importe où, simplement pour que son nouveau mari ne pose plus les yeux sur moi – comme c'est arrivé à Petru ?

*

Je me demande parfois quelle vie il aurait eue s'il n'avait pas quitté le pays. Il dit qu'il était alcoolique et qu'il serait mort rapidement. En tout cas, une fois passé, bon gré mal gré, journaliste pour Free Europe, il est devenu dépendant de la situation politique de la Roumanie, et il le sera encore tant qu'il aura toute sa tête. Il n'a pas été contaminé par l'exaltation des Morar, par exemple, il a gardé son style à lui, railleur – mais est-ce que ça ne revient pas au même ? Il est tout aussi dépendant de la politique que l'était Sorin à l'époque. Dès qu'il se lève, il allume la télévision, Internet, et cherche toutes les chaînes et tous les sites de *breaking news* qui d'ici demain se seront dissipés comme de la fumée. En premier lieu ce qui concerne la Roumanie, un pays construit

par imitation, où *l'opportunisme est ancré dans la mémoire de la terre*: les Roumains apprennent très tôt à parler des langues étrangères et à changer d'avis en fonction de ce qui les arrange.

« Seuls les pigeons paient pour les pots cassés, là-bas ; toi-même, Letitia, tu m'as raconté que l'oncle qui t'a élevée, le professeur Silişteanu, s'est retrouvé à affirmer au sein d'une réunion du Parti qu'il avait été sympathisant légionnaire¹ dans sa jeunesse ! Évidemment, qu'ils l'ont fait expier ! Je ne ris pas de lui, Letitia, comment je pourrais en rire ! Ça a été la chance de ma vie, que le Parti l'ait envoyé dans un lycée de banlieue où il a vécu dans la peur pour le restant de ses jours ! Une chance pour un enfant comme moi, livré à son sort, au gré des internats : être remarqué par un tel professeur ! Tu ne te rappelles plus ce que tu m'avais raconté ? »

Pour être sincère, non ! Je me rappelle seulement qu'après avoir fait l'amour avec Sorin nous passions le temps en parlant, lui de Ceauşescu, moi de mes parents. Attendrie par la vodka, j'en venais à l'histoire de l'oncle Ion, qui serait mort une seconde fois s'il avait vu ce que faisait sa nièce dans le studio de l'ami Florinel.

Mais quand ai-je bien pu raconter à Petru l'exclusion de l'oncle Ion du Parti ? Peut-être à l'époque où j'essayais de le convaincre de publier un de ses articles dans la revue dont il était le secrétaire de rédaction. Chose qu'il a fini par faire, mais entre-temps nous étions passés au lit, et

1. Ici, sympathisant de la « Légion de l'archange Michel », mouvement d'extrême droite très actif dans les années 1930 et 1940.

ce souvenir me remplit de gêne, plutôt que de joie. Est-ce toujours ainsi, évaluer sa vie : voir comment le mauvais a engendré du bon, et inversement ? Sans la mort de l'oncle Ion, je n'aurais pas cherché Petru ; sans Sorin, je ne serais pas revenue à lui.

Voilà pourquoi je me sens coupable, voilà pourquoi je me suis attachée à son vieux corps impuissant. Il était encore séduisant, durant nos dernières années à Bucarest, quand je me faufilais sur le canapé de la bibliothèque en pensant à Sorin ; maintenant, je dors à côté de lui, bien qu'il ronfle et qu'il me réveille la nuit. Et pendant la journée j'avale ses tirades :

« ... ton innocent oncle Ion a été un *rara avis*, Letitia ! Les intellectuels débrouillards ont fait carrière sous tous les régimes ! Mihai Ralea, l'homme du roi Carol, et plus tard l'homme de Gheorghiu-Dej¹ George Macovescu, ministre des Affaires étrangères communiste, après avoir travaillé dans le service de propagande du maréchal Antonescu ! Mais si, Letitia, celui qui a bondi pour défendre Ceaușescu au XII^e Congrès, comment pourrais-tu oublier cette scène-là ? Elle est même sur YouTube ! »

*

Je n'ai pas besoin de YouTube ! J'ai imaginé cette scène il y a trente ans, dans la cuisine de l'ami Florinel, enroulée dans un drap, tandis que Sorin, déjà rhabillé,

1. Gheorghe Gheorghiu-Dej, dirigeant communiste de la République populaire de Roumanie de 1947 à 1965.

chuchotait d'une voix fébrile, son verre à la main : « “Tu as rempli la classe politique de parents à toi !” lui a crié Pârvulescu. Et qui a bondi pour le défendre, à ton avis ? Macovescu ! Le président de l'Union de *tes* écrivains, Lety ! »

Il me tannait constamment avec *mes écrivains*, et parlait tout le temps de Ceaușescu, parce qu'il le détestait, mais aussi pour m'empêcher de lui poser des questions sur Dorina, qui lui tournait autour.

« Il n'y a personne ici-bas dont je sois plus proche que de toi », m'a-t-il murmuré en me caressant les cheveux, attendri par l'attention avec laquelle je l'écoutais.

Sauf que, aujourd'hui, sous cette déclaration, j'en entends une autre, qu'il n'a pas prononcée.

« Tu me ressembles, par ton éducation, par tes histoires de famille, c'est pour ça que tu m'es plus proche. Mais Dorina m'est beaucoup plus utile. »

Sorin ou Petru ? Dans mon roman, j'ai prêté à Sorin les sorties politiques, mais la voix professorale, attentivement modulée, qui résonne dans mon oreille, c'est celle de Petru :

« Ceaușescu s'est pétrifié, mais il a repris aussitôt la parole : “T-t-toi, qui as les mains pleines de sang ?” Ils avaient tous deux les mains pleines de sang, mais Pârvulescu était l'homme du KGB ! Est-ce pour ça que Macovescu a bondi pour défendre Ceaușescu en 1979 ? Et qu'il s'est caché, dix ans plus tard, en Espagne, chez sa fille, où personne n'a plus entendu parler de lui ? ! La *mascarade de la révolution* a dépoussiéré la vieille garde des

anciens staliniens, elle les a baptisés dissidents et personne n'a plus vu le sang sur leurs mains ! »

*

Comme d'habitude, après avoir pesté contre les Roumains, Petru se plaint de mes voyages à Bucarest :

« S'ils vivaient encore, ils seraient tous à Cotroceni¹ ! À côté de Băseșcu ! À côté de Iohannis ! À côté de n'importe quel président assis là-bas ! Voilà le pays où tu fais la navette, sous le prétexte d'un héritage sur lequel tu ne mettras jamais la main, jamais de la vie ! Et tu veux encore me traîner là-bas, dans ce pays où tout le monde te jette à la figure sa biographie falsifiée ! Dans les temps de liberté, les gens montrent leur vrai visage, Letitia ! Avant, le Parti t'en empêchait, la Securitate t'en empêchait, ta femme t'en empêchait, elle posait une réclamation auprès des cadres ! Non, bien sûr que non, je ne parle pas de toi, mais combien d'épouses n'ont pas fait ça pour se venger d'être trompées ! Ensuite, après 1990, même les gens remplis de bon sens ont perdu la boule ! Regarde notre ami Aurelian Morar ! L'anticommuniste d'aujourd'hui, hier secrétaire de la propagande du Parti communiste ! Le Chevalier à la Triste Figure ! »

Je me mords la langue pour ne pas lui rappeler ses éditoriaux et leurs citations de Ceaușescu. Mais dans cette

1. Le palais de Cotroceni sert depuis 1991 de résidence au président de la Roumanie.

seconde vie qui est la nôtre, nous évitons toute source de dispute.

Et je ne dis évidemment rien non plus à Sultana des persiflages de Petru sur son mari. Elle est convaincue que sa déplorable vision de la Roumanie vient du fait qu'il n'était pas là en décembre 1989. Elle me l'a ressorti hier :

« Vous, ceux du *dehors*, vous ne reconnaissez rien de bon ici, parce que vous ne pourriez plus justifier votre départ ! Vous ne reconnaissez même pas la révolution, parce que vous l'avez ratée ! »

Elle criait comme une folle. Dans la lumière, ses rides creusaient des sillons dans sa peau flasque. Je regardais son visage flétri, sous son éternel chignon gonflé, et j'aurais voulu boucler aussitôt ma valise et appeler un taxi pour l'aéroport.

Mais je ne l'ai pas fait. J'avais saisi une occasion Air France, un billet *non-refundable*. Et Sultana est la seule amie qui me reste de mes années d'études, depuis la mort de Marilena.

*

Le 23 ou le 24 décembre 1989, alors qu'ils faisaient semblant de juger Ceaușescu.

Dans la rue, ils continuaient à tirer. Marilena s'est approchée de la fenêtre, pour voir ce que c'était que ces tirs, et une balle perdue a traversé la vitre, lui a fracturé une vertèbre et lui a sectionné la moelle épinière. Elle a encore vécu quelques années, paralysée, jusqu'à ce que

ses reins se bouchent. Elle habitait dans Drumul Taberei, dans les immeubles du ministère de la Défense, et son mari, un officier, s'est rendu chez les généraux et chez les procureurs avec la balle en question, puisque chaque arme était enregistrée, chaque balle numérotée ; mais ils n'ont pas réussi à retrouver le coupable. Je n'allais pas la voir quand je revenais à Bucarest, j'étais encore fâchée. Après le départ de Petru, elle m'avait dit ne plus pouvoir me revoir parce que son mari était dans l'armée et qu'il n'avait pas besoin de relations avec des *fugitifs* ou avec leur famille. Mais ces derniers temps j'ai des regrets. Lui parler, prendre soin de son dos couvert d'escarres... C'était une partenaire soumise, mais son officier, son mari, lui aussi a été dévoué.

C'est ce que dit Sultana, qui s'est démenée parmi les docteurs, dans les meetings, en hurlant *Qui nous a tiré dessus, après le 22 décembre ?*

Où est-ce que ça les a menés, toutes ces manifestations, tous ces meetings ? Nulle part.

« Qu'est-ce que leur resterait, aux Morar, si on leur prenait ce qu'ils appellent leur *révolution* ? me dit parfois Petru. Il leur faudrait raconter leur vie autrement qu'ils ne l'ont fait dans les entretiens des années 1990, quand les journalistes s'intéressaient encore à eux ! »

En réalité, malgré toutes leurs déclarations concernant le *communisme criminel*, Aurelian et Sultana n'ont pas la moindre idée de ce qui s'est passé durant ces journées-là.

« Mais toi, Lety, qu'est-ce que tu en penses ? » me cuisine-t-elle parfois, en s'imaginant que j'ai peut-être appris quelque chose de neuf par Petru.

« Je dis qu'il y a eu une vie à l'époque et que maintenant c'est une autre vie ! Que celui qui peut encore croire que le capitalisme est le paradis sur terre vienne bosser avec moi à Saint-Pierre-des-Corps ! » dis-je pour lui couper le sifflet.

Quel avis pourrais-je bien donner, quand même les gens qui y étaient ne savent pas du tout ce qui s'est passé ? À la clinique, il y a une infirmière de Timișoara, en décembre 1989 elle travaillait à la bibliothèque, devant l'hôtel Continental. Le 14 ou le 15 décembre, quand elle a regardé par la fenêtre, elle a vu le parking rempli de voitures russes, des Lada. Quand elle est descendue s'acheter du café et des bas, elle a vu que dans les voitures il n'y avait que des hommes, trois ou quatre par voiture, entre trente-cinq et cinquante ans. Elle est restée un peu plus longtemps, elle a aidé ses amies à leur parler, son mari est serbe et le serbe ressemble au russe. Les miliciens les ont laissés faire leur commerce tranquillement, devant le magasin Bega, et le réceptionniste de l'hôtel a dit à la fille de Timișoara qu'une partie d'entre eux avaient dormi là-bas mais que, si on lui posait la question, il allait nier. Quand les gens sont sortis dans la rue, les voitures des Russes ont roulé derrière les manifestants et là-bas on a entendu crier : *Gorbatchev, Gorbatchev !*

Mais comment pourrais-je être sûre de la véracité de ce qu'elle me raconte ?

*

Chaque fois que je viens, Sultana tourne autour de moi et me soûle de sa gentillesse :

« La chambre de Claudia est trop petite pour toi, bon sang, Letitia ! Viens, je t'installe dans notre chambre ! »

Elle sait que je ne peux pas accepter une chose pareille, alors pourquoi toute cette comédie entre nous, qui nous connaissons depuis toute une vie ? Et si je la prenais au mot, brusquement ? ! Et si je portais mes valises dans leur chambre, et si je me jetais sur leur matelas Relaxa, un cadeau de leur neveu Daniel, qui les a forcés à se débarrasser du sommier sur lequel ils ont dormi pendant trente ans et creusé chacun sa propre tanière ? Et si je lui disais :

« Allez, videz-moi ce placard, je veux faire dodo ! »

Au lieu de quoi, je lui assure me sentir merveilleusement bien dans la chambre de Claudia, où, dès que j'ouvre les yeux, je tombe sur des photos accrochées aux murs.

La langue me brûle, j'ai envie de persifler comme une vipère : « Tu vois, cher Aurelian, ça t'aura apporté quelque chose, le temps où tu affichais sur les murs de l'institution la liste des retardataires, qui commençait toujours par moi ! »

Qui n'est pas tenté de lancer parfois une pique à ses proches ? Mais je ne peux rien me permettre avant d'avoir récupéré l'héritage des oncles Branea. À ce moment-là je m'achèterai une villa dans Cotroceni, ou bien dans le quartier Aviatori-Dorobanți, je me garderai un appartement pour moi et je louerai le reste pour une jolie somme.

« Tout ça pour avoir un autre prétexte d'arpenter les

routes de Roumanie », dit Petru, dépité, lui qui préférerait une maison à Tours.

« À quoi bon, à votre âge et par ces temps d'instabilité, à quoi bon bloquer votre argent dans de l'immobilier ? » nous contredit Daniel, *le grand PDG*, selon l'expression ironique de Petru.

Daniel me reproche toujours d'avoir mal vendu le terrain d'Izvoarele, l'héritage de mon père.

« Ne l'écoute pas ! Tu n'as pas besoin d'être obsédée par le profit, toi ! Tu travailles encore, Petru touche deux retraites, vous avez votre maisonnette, ça suffit bien ! » m'a consolée Sultana.

En réalité, grande ou non, la somme héritée de mon père et placée sur mon compte en banque, et non sur celui de Petru, est arrivée à point nommé. Après tous les désagréments supportés à cause de lui pendant toute une vie, j'ai reçu une petite assurance, pour mes vieux jours.

*

« Tu te souviens, Letitia, comment nous nous moquions de toi, dans notre chambre, quand nous disions que tu finirais comme la grand-mère dans *La Visite de la vieille dame* ? Comment a-t-il pu te plaire, ce film horrible ? »

Qu'est-ce qui lui a pris hier soir, pourquoi Sultana m'a-t-elle reparlé de cette pièce de Dürrenmatt ? Serait-elle enfin au courant de ma relation avec Sorin ? Pensait-elle à lui quand elle m'a rappelé à quel point j'étais sortie impressionnée par le spectacle, comme si j'avais pressenti ce qui m'attendait dix ans plus tard ?

« J'aime toujours Ingrid Bergman. *La Visite de la vieille dame, Casablanca*, je les ai en DVD », ai-je répondu d'un ton évasif.

Autrefois, adolescente, j'étais fascinée par l'idée de vengeance. Une enfant terrible, c'était l'âge, et qui avait été jetée dans une rage confuse par la mort de l'oncle Ion. La nuit, je pleurais sur mon oreiller en pensant que rien n'avait marché, pour lui. *Il faut être honnête, il faut faire son devoir* – sa voix résonnait dans ma tête, imbibée de mon propre ressentiment, pour lui ce n'étaient pas que des mots, c'était toute sa vie perdue. Je ne savais pas que dans la petite ville où j'étais morte d'ennui, des garçons de mon âge avaient été torturés, frappés sur la plante des pieds, la tête tapée contre les murs ou écrasée dans leur tinette remplie de matières fécales. L'oncle Ion était sûrement au courant, lui, ce qui explique qu'il ait toujours laissé à côté de la porte une valise pleine d'habits chauds, en cas d'arrestation ; et qu'il ait pu se contenter des heures de figinage de ses pauvres articles, sous le poirier de la cour. Je n'ai guère cherché plus tard à écouter toutes les histoires d'emprisonnement dont l'émigration abondait, à quoi bon ? Si je les avais sues à l'époque, peut-être aurais-je été moins arrogante avec mes proches.

La pièce de Dürrenmatt me plaît encore, et ma vengeance se trouve dans la clef USB et dans les pages imprimées que j'ai apportées : ceux qui m'ont trahie, j'en ai fait des êtres de papier. Je veux que le livre paraisse, peu importe qu'ils le lisent ou non.

Avant de l'écrire, quand je venais à Bucarest, j'envisageais toujours de demander à Sultana si elle avait des

nouvelles de mon ancien amant, mais j'ai constamment repoussé, de peur que ma voix ne manque de naturel. Maintenant, je n'en ai plus besoin, le passé s'oublie, on fait *delete*, comme dirait Daniel, et on ne le rencontre plus que dans les cauchemars, quand il pleut et que les os font mal.

*

Je comprends clairement que je n'arriverai plus à dormir du tout. Je fais, comme tous les jours, ma gymnastique, au lit, pour me désengourdir, je me lève doucement, sur le côté, comme je l'enseigne à mes patients, et je marche jusqu'à la fenêtre. En tirant le rideau mauve, je vois qu'il ne pleut plus, le ciel s'est éclairci au-dessus de Bucarest et du roucoulement léger de ses pigeons, que je ne reconnais jamais sans un pincement dans la poitrine. Est-ce de la pitié envers cette ville, toujours précaire, toujours mal administrée ? ou bien envers moi, qui aurais passé toute ma vie ici ? moi qui suis partie depuis toute une vie ? À moins que ce ne soit plutôt la nostalgie de ma jeunesse ? Un peu de tout cela.

Ma montre Tissot, le premier cadeau reçu de Petru, indique sept heures cinq. Pour moi, c'est encore l'heure des départs en vacances d'autrefois, avec lui. Le bruit des bus et des tramways, qui monte, sans cesse, et s'unifie dans un vrombissement lointain. Le gazouillis des oiseaux, comme un grincement d'éclats de verre sous les pieds, et le chant répétitif d'un coq, dans les rues à la lisière de la ville. Le grondement sourd de la

cité, dissous dans la mer de joie qui m'attend, et ses eaux bleu-violet. Une joie particulière, comme si j'étais brusquement revenue à *cette époque-là*. Aurélie, ma psychothérapeute à Saint-Pierre-des-Corps, soutient que j'ai le *mal du pays**, et que cela expliquerait mon retour à l'écriture.

Quand je rentrais de la clinique, les jours où Petru partait avec Valérie à sa thérapie, je me ruais sur l'ordinateur : leur trajet en voiture, leur dîner à l'*Auberge du Bon Accueil, Bar-tabac-restaurant-presse-relais-colis, 4, Grande-Rue**, quatre heures et trente minutes durant lesquelles je relisais, j'écrivais, je réécrivais, sans me demander pourquoi, pour qui, ni si ce que je faisais avait de la valeur ! Sans avoir personne à qui apporter, embarrassée, quelques pages, ou un PDF, pour me dire si ça tient debout, si c'est lisible, si... Ni à Tours ni ailleurs en France, pays qui grouille pourtant d'anciens Roumains, anciens aristocrates et anciens sécuristes, étudiants bourgeois, infirmières ou médecins, émigrés prétentieux ou paysannes du Maramureş qui font le ménage pour vingt euros de l'heure ou qui s'occupent de personnes âgées. J'ai eu un petit espoir en Aurélie. Elle est partie de Roumanie à l'adolescence, avec ses parents, qui ont été envoyés travailler à Alger, d'où ils ont émigré ensuite en France, où elle a fait ses études. Elle écrit des poèmes en français et elle aimerait les publier en roumain, mais moi qui n'ai pas d'éditeur pour mes propres textes, comment pourrais-je me permettre de lui mettre entre les mains mon gros manuscrit ?

*

Je marche comme sur des œufs, sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller mes hôtes. Quand je me dresse pour fouiller dans l'armoire en quête de mon peignoir de bain, parmi mes habits mélangés à ceux de Claudia, la porte de l'armoire grince et l'odeur de meuble ancien s'empare de moi. Je finis par tomber dessus, plus tard, roulé en boule dans une valise. Si le bruit des roulettes sur le parquet stratifié n'a pas réveillé Aurelian, c'est qu'il dort sur sa bonne oreille ! Hier soir il n'arrêtait pas de bâiller, les larmes aux yeux, il s'est vite lassé de nous écouter :

« Les filles, je vous laisse papoter tranquilles ! » et il est parti se coucher.

Nous avons mis de côté *ce qu'on appelle la révolution* pour boire un thé relaxant dans la chambre de Claudia, et nous avons énormément parlé.

Le manuscrit de mon roman sur les pans de sa robe d'intérieur, à col rond, qui lui donne l'air d'une vieille écolière, Sultana a jacassé pendant une heure au sujet de son Forum, de ceux qui ont fait fortune durant ces dernières années, de la difficulté accrue aujourd'hui de publier un livre, la littérature, Letitia, ça ne signifie plus rien ! J'essayais de prendre ses propos comme une bourde, et non comme une tentative malveillante de me décourager, de m'inviter à ne pas publier, *mindfulness*, chasse ces pensées déplaisantes ! bien que je n'aie pas aimé ce « bravo à toi ! » hâtif par lequel elle avait reçu mon roman quand je le lui avais mis entre les mains, en

partant. J'étais sur le lit, assise en tailleur, ma position préférée.

« Tu peux encore t'asseoir comme ça, toi ? » a-t-elle demandé avec étonnement.

J'ai souri, modestement, cette position date de mes années d'études et de mon lit au foyer, où j'avais appris à écrire en tailleur, mon cahier posé entre mes plantes de pied nues, sur la couverture bleue et rêche. Plus tard, je m'asseyais aussi en tailleur, en riant, sur le lit conjugal de la rue Uranus, pendant mes premières disputes avec Petru, mais lorsqu'il commençait à crier, je sentais mon visage se tordre en un sourire grimaçant et stupide, mes genoux remontaient jusqu'à ma bouche et je me serrais moi-même dans mes bras : une boule de chair qui vibrait, effrayée. Plus tard encore, dans le lit de l'ami Florinel, un verre de vodka à la main, j'écoutais Sorin, toujours assise en tailleur, et j'attendais qu'il me parle aussi de notre avenir.

Chapitre deux

Claudia Felicia Morar

Elle a dû comprendre qu'elle était allée trop loin, hier soir, après son « Vous, ceux qui sont partis, vous ne voulez rien reconnaître de bon dans ce qu'on a ici ! », parce qu'elle n'arrêtait pas de chercher mon regard, lequel était resté fixé sur le poster de la déesse de la chambre, Claudia Felicia Morar : une longue gamine maigre, les cheveux bouclés, qui porte un jean roumain délavé et un tee-shirt noir sur lequel il est écrit en rouge *one love*, et qui montre la vieille pièce de mille lei qu'elle s'apprête à jeter, par-dessus son épaule gauche, dans la *Fontana di Trevi*.

Les touristes se sont entassés sur le bord arrondi du bassin, près des minuscules fausses grottes, des tritons, des chevaux rétifs et des créatures aquatiques avec lesquelles l'athlétique dieu des Mers vogue sur les eaux de marbre, dans son coquillage triomphal. Claudia rit avant de lancer la pièce dans la fontaine baroque conçue par le Bernin, construite par Nicola Salvi et Giuseppe Pannini, sous trois papes différents. Les yeux à moitié fermés à cause du soleil, les dents de devant qui sortent un peu :

quand elle était petite, l'esthétique dentaire n'était pas encore une obsession, on ne voyait pas trop d'enfants portant des appareils et on n'avait jamais entendu parler des gouttières.

Près du poster, sa bibliothèque, intacte, comme un autel. Son ours en peluche rose et sa poupée chauve, comme après une chimiothérapie, parmi *Bilbo le Hobbit*, *Le Vent dans les saules*, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, *Alice au pays des merveilles*, ABBA, Boney M., C.C. Catch, Modern Talking, Bee Gees, Judas Priest, Iron Maiden, Led Zeppelin – les livres et les cassettes qui ont nourri la soif d'ailleurs de Claudia et de sa génération d'*enfants du décret*¹.

Leur enfance et leur adolescence me rappellent ma propre vie, volontairement oubliée, et qui me retombe dessus, impitoyablement, quand j'arrive ici, dans cette allée Teilor.

Après que sa fille est partie en master, Aurelian a couvert les murs de sa chambre de photos en noir et blanc, agrandies et encadrées : Claudia le nourrisson tout mignon, se démenant dans son harnais pour échapper à sa poussette ; Clau le *pèlerin de la Patrie*² potelé, dans le parc de la Paix, avec tout son groupe et leur éducatrice ; Claudia fillette en jean et Adidas roumains, une bouteille de Brifcor³ à la main ; Morar Claudia Felicia, la

1. Enfants non désirés, nés après le décret de 1966 selon lequel toute mère devait avoir au moins quatre enfants.

2. Dans le système éducatif communiste roumain, enfants âgés de quatre à sept ans.

3. Boisson gazeuse à l'orange commercialisée durant la période communiste.

cheffe de son détachement de pionniers¹, recevant son rapport autour d'un feu de camp, à Năvodari ; Clody, l'adolescente maigre comme un clou, qu'un gamin serre maladroitement par les épaules, son walkman pendu au cou. Clody encore, à Predeal, à un concert du groupe Phoenix.

*

Ces photos sont les dernières sur lesquelles apparaît Șerban Dumitriu ; il a été tué d'une balle le 21 décembre 1989, à dix-sept heures quarante et une, après avoir été heurté par un tank devant le restaurant Le Danube, durant *ce qu'on appelle la révolution*.

« Si ce n'était pas une révolution, pourquoi y a-t-il eu un millier de morts ? ai-je demandé à Petru.

— Et voilà, tu t'y mets, toi aussi ! Mais justement pour ça ! Il fallait bien qu'un peu de sang coule, pour qu'ils puissent lui donner ce nom-là !

— Tu veux dire que les morts étaient prévus, dès le début ? »

Il ne m'a pas répondu, et je n'arrive toujours pas à croire que ceux qui ont tout organisé aient pu être assez cyniques pour tuer des enfants un peu fous comme Șerban. À moins qu'ils ne se soient entendus qu'après coup, entre eux, une fois qu'ils ont eu fait leur chiffre de morts,

1. Dans le système éducatif communiste roumain, enfants âgés de sept à quatorze ans.

comme le laissent penser Petru et le geste d'écœurement qu'il a eu.

Sultana m'a raconté que sa fille s'est fait couper les cheveux comme un garçon, quand elle a appris la mort de Șerban : « Quel Noël triste on a passé, Letitia ! Claudia ne nous parlait plus, elle était ahurie de ne plus savoir où trouver Șerban, avant ça ils étaient toujours ensemble. »

Ils s'étaient rencontrés au cours du soir d'un professeur célèbre, chez lui, dans son immeuble de l'entre-deux-guerres, rue Maria-Rosetti ; un cours de maths de préparation à la première année de lycée. Ils sont entrés au lycée Sava, en maths-physique, dans une classe exclusive, mais en deuxième année ils ont eu peur de ne pas tenir le rythme de leurs camarades olympiens. Claudia est passée en sciences humaines et, sur les conseils de Petru, elle a ensuite choisi les lettres, pour faire de la linguistique, tandis que Șerban est passé en classe de mécanique, puis à Polytechnique – mais il s'est très vite rendu compte qu'il ne voulait pas être ingénieur. Il quittait les cours sur un coup de tête et atterrissait dans l'allée Teilor, chez les Morar. Claudia, elle, n'allait pas trop chez lui, elle avait l'impression que sa mère, une élégante maîtresse de conférences en pharmacie, la prenait de haut. Ils avaient prévu de partir ensemble planter la tente sur la plage de 2-Mai, après les examens d'été.

Les vacances d'hiver, on les leur avait données plus tôt – quelqu'un avait-il su ce qui allait arriver ?

*

Le 21 décembre 1989, à midi, on se serait cru au mois de mars : un ciel bleu et vingt degrés. Ils ont décidé d'aller au cinéma, dans le centre-ville, mais ils ont attendu longtemps le bus, qui est arrivé étonnamment vide. Devant le conservatoire, le chauffeur a crié que la circulation était bloquée, il est descendu en courant et il s'est enfui comme un fou à travers le parc Cișmigiu. Les passagers parlaient d'un meeting, mais eux n'ont pas écouté, ils ont continué à pied.

Quand ils sont arrivés avenue de la Victoire, près de l'Athénée Palace, ils sont restés pétrifiés. Toute la cour du Palais, jusqu'aux grillages, était remplie de soldats dont les armes étaient dirigées vers le bâtiment du Comité central, et depuis le restaurant Cina, dans la rue Onești, jusqu'au boulevard Magheru, tout était bloqué, mais par qui ? Ils n'avaient jamais vu ailleurs que dans les films de tels costumes d'extraterrestres, des boucliers et des casques transparents, en rangs serrés.

« Terrible ! On dirait *Star Wars* ! » a chuchoté Șerban.

Un peu plus loin stationnaient des fourgons avec des barreaux aux fenêtres ; ils en avaient déjà aperçu quelques-uns qui traversaient parfois la ville. Sur la place du Palais, pas un chat. Des drapeaux rouges ou tricolores et des pancartes qui disaient *Ceașescu se bat pour nous*, ou bien *À Ceașescu la Roumanie / la fierté du pays*, gisaient par terre, piétinés, au milieu des sacs en plastique, des sacoches et des papiers, à côté d'une écharpe pleine de boue et d'une chaussure à talon aiguille perdue dans la fuite – mais comment pouvait-on courir avec une seule chaussure et, surtout, pourquoi ?

« Ça a commencé ! Tu vois ! Ça a commencé ! Depuis le temps que je te le dis ! » a murmuré Șerban avec exaltation.

Claudia l'a pincé à travers sa veste imperméable pour qu'il se taise ; elle marchait les yeux baissés, pour ne pas croiser le regard soupçonneux de l'un des sombres miliciens placés par petits groupes à chaque coin de rue, qui observaient les passants et qui en arrêtaient quelques-uns – mais pas eux. Ils ont fait demi-tour en direction de la cathédrale luthérienne, puis, de ruelle en ruelle, ils ont rejoint le boulevard Magheru.

Aucun véhicule ne passait plus et, dans ce calme inédit, on entendait seulement le bourdonnement d'un hélicoptère qui volait bas, au-dessus des immeubles – et ça aussi c'était du jamais-vu. Les trottoirs étaient remplis de gens bien habillés, des habitants du centre-ville, mais aussi de jeunes en veste, d'étudiants ou de lycéens en uniforme, qui regardaient tous le milieu de la rue, où un groupe s'agitait et criait quelque chose.

Quelques instants se sont écoulés avant qu'ils ne se rendent compte qu'ils criaient *Liberté ! Liberté !* Des adolescents, la chemise ouverte et la tête nue, et parmi eux une jeune fille aux cheveux longs ; ils appelaient les gens à les rejoindre : *Ne restez pas sur le trottoir ! Vous mourrez de faim !* et à nouveau : *Liberté !* La ville était couverte de miliciens et on commençait à entendre un bruit étouffé, les *extra-terrestres* de *Star Wars* tapaient, par avertissement, contre leurs boucliers transparents, mais ces petits cinglés continuaient de crier : *À bas Ceaușescu !* Quel courage ! Leurs voix devenaient plus puissantes, quelques autres les

avaient rejoints, et soudain une Mercedes noire à petits drapeaux est apparue, que les gens sur les trottoirs ont applaudie.

« L'ambassadeur des États-Unis ! a chuchoté près de Claudia un monsieur sous un bonnet en ragondin.

— Non, de France, vous ne voyez pas les petits drapeaux ? » lui a répliqué une dame vêtue d'une veste en daim.

À cause de la lumière et de la vivacité de l'air, digne d'un début de printemps, à cause des gens qui criaient ce qu'ils criaient et des voitures diplomatiques étrangères, Claudia a eu l'impression d'une ambiance de fête flottant autour d'elle. Cette chose incroyable se produisait donc avec l'accord des puissants de ce monde, américains, français, mais aussi avec l'accord de Dieu, sinon la ville aurait été enneigée, et, par moins dix degrés, qui serait resté dans la rue à crier *Ne craignez rien ! Pour Ceaușescu c'est la fin ?*

*

Elle sentait le corps de Șerban vibrer à travers sa veste, mais il a soudain décroché son bras du sien. Elle a cru qu'ils ne se séparaient que pour quelques minutes, et elle est restée là, les sourcils froncés, devant la librairie Sadoveanu, dont les vitres étaient brisées et dont les livres d'hommages à Ceaușescu avaient été jetés dans la boue, sur le trottoir ; elle est restée là, tandis qu'il reculait vers le groupe de jeunes du milieu de la chaussée, tout en lui faisant signe de venir, de venir, elle aussi ! Quand il a

compris qu'elle hésitait, il lui a tourné le dos et a intégré le groupe, qui ne cessait de s'agrandir. Ils ont avancé, par étapes, en direction de l'université, où l'on apercevait déjà des colonnes de soldats, et ils scandaient : *Sans violence ! Sans violence !*

Claudia est encore restée là quelques instants, abasourdie, sur le bord du trottoir ; elle ne reconnaissait plus le boulevard Magheru ni rien d'autre autour d'elle. Elle a fait quelques pas jusqu'au Lacto Bar, sans toutefois quitter le trottoir, qui la protégeait. Chaque fois que les soldats avançaient, elle se cachait derrière les gens qui l'entouraient. Mais elle a essayé de suivre le rythme du groupe sur la chaussée. Elle devait marcher vite, et elle était constamment heurtée par ceux qui étaient descendus dans la rue, qui marchaient le long du trottoir mais qui n'osaient pas, eux non plus, rejoindre les manifestants – lesquels criaient encore : *Ne restez pas sur vos balcons / Vous mourrez d'inanition !*

Qui avait préparé ces slogans ? Elle apprendrait plus tard qu'ils avaient été entendus à la radio, sur Free Europe, après avoir été criés à Timișoara¹ ; mais chez eux, à la maison, depuis la mort de l'oncle Claudiu, on n'écoutait plus cette radio-là. Tout semblait irréel, invraisemblable, comme dans un film – à commencer par le fait qu'on puisse crier *À bas Ceaușescu* en plein centre de

1. C'est à Timișoara, quatre jours avant Bucarest, qu'eurent lieu les premières émeutes marquant le début de la « révolution » de décembre 1989.

Bucarest. Et bien malgré elle, elle était devenue une actrice de ce film.

« Regarde, il nous filme ! » a chuchoté la dame qui courait à côté d'elle.

Claudia a tourné la tête et aperçu, en effet, sur un balcon, au-dessus du restaurant Le Danube, un homme en pull-over qui filmait ou photographiait. Elle était sûre qu'il s'agissait d'un membre de la Securitate : Ceaușescu n'allait pas tomber, et dès le lendemain les manifestants seraient identifiés grâce aux films, et arrêtés.

*

Elle n'a plus eu le courage de regarder dans cette direction et s'est mise à marcher de plus en plus lentement. Entre-temps, les colonnes de soldats avaient commencé à remonter le boulevard et s'approchaient du groupe qui criait, qui hurlait maintenant avec désespoir : *Vous aussi, vous êtes roumains !*

À un moment donné, elle a levé les yeux vers le ciel, qui n'était plus aussi bleu : la pénombre du crépuscule descendait, la lumière diminuait, il devait être plus de quatre heures. Le temps s'écoulait autrement, ce jour-là, une partie des gens avaient quitté les trottoirs, mais d'autres étaient venus prendre leur place.

« Ils vont attendre qu'il fasse nuit pour tirer, comme à Timișoara ! » a chuchoté le monsieur au bonnet de ragondin.

Claudia a eu encore plus peur, non, ce n'était pas une fête, c'était seulement un terrible rêve dont il fallait

sortir, mais comment ? Elle peinait à se retenir de s'enfuir, quitte à attirer les regards, elle attendait la rue Batistei pour se précipiter dans une bouche de métro. Dépitée, elle a vu une dernière fois la veste bleue de Șerban, à côté de la fille aux cheveux longs qui tendait des œillets aux soldats – comment avait-elle eu le temps de trouver ces fleurs ? Et que pouvait-elle bien leur dire ?

Claudia reconnaîtrait plus tard sa photo dans les journaux : elle était de leur lycée, mais d'un an plus âgée ; elle avait voulu faire médecine, mais n'avait pas été admise.

« Ne tirez pas ! Vous pourriez être mes enfants ! »

Elle a vu le crâne dégarni et grisonnant de l'homme qui criait ainsi, et sa veste imperméable grise ; c'était l'une des rares personnes âgées du groupe. Elle s'est ensuite enfuie vers le métro, mais il était bondé de miliciens. Elle a alors entendu des coups de feu, très proches, elle s'est arrêtée une seconde, s'est retournée, a vu un tank surgir comme hors de terre, et, dans la lumière des balles, elle a aperçu les soldats qui se ruaient sur le groupe. Des tirs, des cris, l'homme à la veste grise était couché par terre, la tête dans une mare de sang, et deux garçons emportaient en courant la jeune fille, dont les longs cheveux balayaient l'asphalte.

Claudia a couru jusqu'à la petite église de la rue Batistei, puis elle a pris la rue Tudor-Arghezi ; elle entendait jusque dans sa gorge les battements de son cœur.

*

Sultana m'a raconté cette scène comme elle l'a imaginée, comme sa fille l'a vécue selon elle, mais je ne suis pas sûre que tout se soit passé ainsi. Il a fallu que plusieurs années passent avant que Claudia ne réponde, à contrecœur, à quelques questions. Je ne crois pas qu'elle ait regretté de ne pas avoir rejoint le groupe sur la chaussée, au milieu des balles – même durant les semaines suivantes, quand la presse a accordé tant d'attention aux *jeunes martyrs*: Claudia avait déjà un projet d'avenir, *faire ses sciences*, comme Petru le lui avait inculqué.

Quand elle a appris la mort de Șerban, elle a d'abord été furieuse contre lui. Il jouait toujours les gros bras et, ces derniers mois, alors que sur Free Europe on parlait de plus en plus de manifestations contre Ceaușescu, il avait voulu manifester lui aussi, avec un ami, sauf que ce dernier n'était pas assez sûr de lui.

« Moi, tu ne me mêles pas à ces trucs-là, l'histoire de l'oncle Claudiu nous a bien suffi ! » l'avait-elle rabroué.

S'il ne s'était pas planté au premier rang du groupe, il aurait pu s'échapper ; quand ils ont vu le tank arriver très vite sur eux, quand ils ont entendu les premiers coups de feu, ils se sont tous enfuis où ils ont pu. Claudia a couru d'un bout à l'autre de la rue Arghezi, et ne s'est arrêtée qu'au bas de l'immeuble de la rue Maria-Rosetti, là où elle avait suivi des cours du soir ; haletante, elle a poussé la lourde porte en métal, a monté les escaliers quatre à quatre et a sonné chez son professeur. Celui-ci a mis du temps à ouvrir, il était obèse et se déplaçait difficilement ; ses yeux exophtalmiques étaient sortis de leur orbite. Il avait suivi à la télévision la fin du meeting de la place du

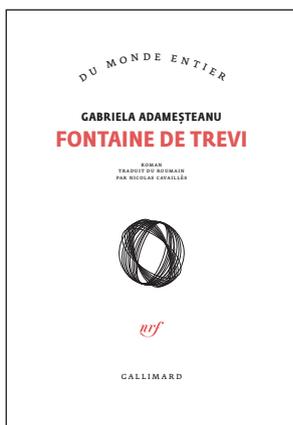
GABRIELA ADAMEȘTEANU

FONTAINE DE TREVI

Depuis longtemps installée en France, Letitia rentre régulièrement à Bucarest pour tenter de récupérer un héritage confisqué par le régime communiste. Ces voyages dans son pays natal sont autant d'occasions de replonger dans son passé. Le temps d'une journée en ville, lui reviennent par bribes les souvenirs, collectifs et intimes, de ces trente dernières années. Que reste-t-il de l'amour clandestin qui la liait à Sorin, et face à quel choix cet homme l'a-t-il laissée ? Leur séparation l'a poussée du côté des exilés. Avec la maturité de l'âge, elle sonde les différences entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés, repense à ses rêves dont un au moins ne l'a pas quittée : transformer sa vie en roman.

Placé sous le signe de la sagesse et de l'acceptation de soi, *Fontaine de Trevi* dresse la chronique de cinquante ans d'histoire roumaine à travers l'introspection bouleversante d'une héroïne lucide. Sensible et poignant, ce livre confirme Gabriela Adameșteanu comme une grande voix de la Roumanie d'aujourd'hui.

Gabriela Adameșteanu est née en 1942. Journaliste et romancière, elle est considérée comme une des écrivaines les plus importantes de la littérature roumaine. Fontaine de Trevi est son quatrième roman traduit en français, après Une matinée perdue, Vienne le jour et Situation provisoire.



Fontaine de Trevi
Gabriela Adameșteanu

Cette édition électronique du livre
Fontaine de Trevi de Gabriela Adameșteanu
a été réalisée le 10 mai 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072864544 – Numéro d'édition : 358106).
Code Sodis : U29150 – ISBN : 9782072864551.
Numéro d'édition : 358107.